

queur capiteuse; il eut conscience qu'il devait dire *non* et qu'il le pouvait encore. S'il pensa à l'enfer, ce fut — en face des plaisirs tout proches — comme à un risque lointain. Il tremblait ainsi qu'à son premier larcin. Cependant il tendit sa main et cria : *Tope!*

LA RANÇON

I

Les six ans passèrent comme un rêve. Toujours flanqué de son compagnon qui semblait avoir le diable au corps quand il s'agissait d'inventer quelque manière nouvelle de brûler la vie, Julien avait avancé de fêtes en fêtes dans un perpétuel enivrement. Le jour même du fameux pacte, son père, le bonhomme André, était opportunément trépassé, lui laissant un honnête héritage que d'heureuses spéculations avaient dix fois centuplé. Julien, grand financier, viveur intrépide, n'avait jamais connu ni remords ni dégoût. Il raillait avec assurance et quiétude les scrupules des petits esprits et les craintes des dévots.

Il avait même oublié l'échéance jadis consentie à son bonheur, quand un matin un accident inouï le renversa sur le boulevard. Il aurait dû être tué sur le coup. Avec stupeur, on constata qu'il vivait encore. Et c'est sur un lit d'hôpital qu'il recouvra sa connaissance. Un interne, du nom de Pierre, était à son chevet. Mais Pierre n'était pas seul : le charmant garçon ne quittait pas des yeux son bon ami Julien.

L'interne, un instant, sortit. Le charmant garçon en profita. — “ Tu peux te flatter d'avoir une chance ! Tu devrais être mort et m'appartenir pour jamais. Quelqu'un de plus fort que moi t'a préservé. Qu'importe ! Ce n'est même point partie remise. Tu m'as vendu ton âme ; elle m'appar-